



EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS  
VB et XA, B, C.



Rédaction et Administration :  
46, rue de Londres, 75008 Paris

Tél. : 16 (1) 45 22 61 32 (poste 16)

Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.

UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE  
(Reconnue d'utilité publique)  
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73



## EPILOGUE DE LA GUERRE 39-40 ET CAPTIVITE

1<sup>er</sup> août 1918. De cette dernière contre-attaque, très peu de combattants sont revenus, mais leur sacrifice a contribué à faire reculer l'ennemi et, trois mois après, l'amener à demander l'Armistice.

— Ensuite aux 120.000 et quelques camarades de 39-40, sacrifiés pour une cause perdue d'avance. Cause perdue, je dis bien, par la faute de nos dirigeants qui, pour garder leur hégémonie politique, ont négligé les intérêts de la Patrie.

— Enfin, à cinq de mes camarades fusiliers-mitrailleurs, désignés avec quelques autres pour couvrir notre retraite, après l'encercllement ennemi de notre dernier cantonnement d'Illies, à quelques kilomètres au sud de Valenciennes, dans la nuit du 27 au 28 mai 1940. Voici leurs noms : Caporal-Chef FILLION, Caporal VASSORT, Soldats DOUVRAIN, GAUTREAU Lucien, JANVIER André, tous du 131<sup>e</sup> R.I.M.

Dans le n° 2180 du « Journal des Combattants », j'ai relaté cet épisode critique, la réquisition des mitrailleurs par le commandant du 95<sup>e</sup> R.I. de Bourges, qui nous avait pris en charge et avait organisé notre évacuation d'Illies.

Leur sacrifice a permis de sauver provisoirement plusieurs centaines d'hommes blessés, harassés, rescapés depuis la forêt de Mormal et, surtout, des fleuves et canaux du Sud Lillois.

Les pertes avaient été terribles, devant un ennemi équipé, soutenu par une aviation efficace et des blindés ultra-rapides. Pendant sept jours ils avaient tenu en échec les « Panzers » de Rommel, sans grands moyens. Que de courage ! Beaucoup avaient tenu jusqu'au sacrifice suprême, les autres, contraints de

décrocher, faute de munitions et pratiquement sans ravitaillement depuis le 10 mai.

Rommel, que nous ne connaissions pas à l'époque, était un chef d'une valeur exceptionnelle. Plus tard, il a rendu hommage aux combattants des unités qui avaient stoppé son avance dans ce secteur.

Je n'étais pas volontaire pour cette guerre, souvent peu fier d'être aux premières loges de ces engagements. Je n'en ai tiré aucun grade ni décoration, j'en ai malgré tout gardé la satisfaction du devoir accompli. Je remercie le ciel de m'avoir laissé la vie. Malgré ma 75<sup>e</sup> année, j'œuvre toujours pour qu'un peu plus de respect et, surtout, de reconnaissance, nous soient réservés.

Si l'instruction civique était encore enseignée à l'école comme dans notre jeunesse, les jeunes oisifs n'auraient peut-être pas la maladresse de souiller, de profaner les monuments commémoratifs et les sépultures de ceux qui se sont sacrifiés pour la défense de la liberté et du bien-être dont ils jouissent aujourd'hui.

Robert MONTENOT.

P.S. - Je dois les noms de mes camarades du 131<sup>e</sup> R.I.M., tombés dans la nuit du 27 au 28 mai 1940, aux abords de Illies (Nord), à mon ami Yves COSTEUR, de Sainghin-en-Weppes. Je lui suis reconnaissant de m'avoir permis de puiser ces renseignements dans la plaquette qu'il a fait éditer après avoir effectué ses recherches sur les combats de la région de La Bassée. Cette plaquette concorde en tous points avec mes notes prises, jour par jour, sur la marche de mon unité, le 131<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie Motorisée, 9<sup>e</sup> division.

### Début de captivité en France

Dans ce camp provisoire de Couterne, nous étions depuis dix jours inactifs et sans ravitaillement. Nous avions heureusement l'ombre des arbres, des marronniers en particulier.

Au troisième jour, nous avons eu de l'eau apportée dans une remorque-citerne. Pour avoir sa ration, il fallait faire une queue interminable et souvent pour rien, la citerne ayant été vite épuisée.

Nous avons mangé l'herbe de cette prairie ainsi que les feuilles les plus accessibles des arbres.

Les latrines étaient creusées à même le sol, par nos soins, dans un angle de cet enclos. Deux morceaux de bois en forme de « X » et un jeune tronc en travers qui servait de siège : le grand confort. Il ne fallait pas compter se laver, si bien qu'avec la sueur et la poussière la vermine à coup sûr allait proliférer.

Ce régime, sûrement voulu pour notre avilissement, dura jusqu'à notre transfert à Mulsanne, près du Mans. Là, nous étions logés une centaine par baraque de bois. Nous couchions à même le plancher. Comme compagnes nous avions des puces. Ce mois de juillet 40 était très chaud.

Nous avions une soupe épaisse par jour ; composée de choux, de haricots, de pois-chiches et de son, elle était « mangeable ». Lorsqu'il y avait des patates, elles

étaient cuites avec la peau, comme chez nous pour les cochons. « Le transit intestinal » était assuré, croyez-moi ! Nous étions arrivés dans ce camp presque tous avec la dysenterie. J'en ai encore des séquelles après cinquante ans.

Pas de traitement approprié, pas question de se faire porter malade. La seule ressource, c'était de se procurer du charbon de bois. Dans le camp, il était interdit de faire du feu, il fallait donc s'en procurer à l'extérieur ou aux cuisines.

Volontaires aux « pluches » pour les Allemands, nous en chignons aux fourneaux et les rapportons aux camarades. Il nous arrivait même, quelquefois, d'avoir des restes de plats de ces messieurs, ça rallongeait l'ordinaire...

Il y avait un terrain d'aviation très près de notre camp de P.G., ce qui fait que nous sortions de nos barbelés pour y aller en corvées. Cela nous permettait d'avoir des contacts avec des civils de la localité voisine. Nous pouvions faire passer des mots à l'adresse de nos familles et leur indiquer l'emplacement du camp.

Une dame assez âgée venait chaque jour nous demander, elle nous apportait du pain, quelques vivres, et nous servait surtout de « boîte à lettres ».

A découper suivant le pointillé

Avant d'entreprendre le récit sur la captivité, je tiens tout d'abord à remercier mes amis du « Journal des Combattants » qui m'ont accordé une large place dans leurs colonnes. Je remercie également la rédaction du journal « La Nouvelle République du Centre-Ouest » qui a inséré mon premier volet sur septembre 39 à l'occasion du 50<sup>e</sup> anniversaire de notre attaque en Sarre, ainsi que la revue « Paris-Match » qui m'a consacré une place importante pour relater le volet condensé sur la tragédie de Dunkerque. Notre journal P. G. « Le Lien » m'a également réservé une demi-page malgré la densité de son courrier, j'en remercie d'autant plus son rédacteur en chef.

Le monde combattant n'a pas toujours la faveur des médias, nous continuons d'être de peu de poids... Mais, quoi qu'il en soit, j'ai tenu à relater les faits authentiques que mes camarades et moi-même avons vécus dans un régiment de choc, le 131<sup>e</sup> R.I.M.

Sans polémique aucune, j'estime que la vérité des faits décrits par ceux qui les ont vécus doit avoir plus de valeur que des récits, souvent romancés, faits par des gens qui n'étaient pas nés, ou encore en culottes courtes quand nous donnions le meilleur de nous-mêmes.

Je dédie ces pages,

— D'abord à mon père tombé à la tête de ses hommes à la dernière bataille de Champagne, le

### Aux Soldats Français du Golfe

Chers camarades,

Vous êtes La France dans les sables lointains du désert d'Arabie, vous avez répondu présent à l'heure du devoir,

« Comme un grand vol d'oiseaux de sombre azur vêtus »,

vous êtes tous partis, aviateurs, fantassins et marins. Vous êtes La France et La France d'ici vous suit des yeux et du cœur, l'esprit tendu à l'écoute des ondes.

« Les femmes, les foyers, comptent chaque journée

Et frissonnent de voir le temps qui va passer.

Vous êtes des soldats dans la fièvre et l'attente,

De l'aube à la nuit, de la crainte à l'espoir. Nous qui dans le passé avons connu le poids des armes,

Nous vous disons notre fraternité et notre solidarité.

Veilleurs confiants au créneau de nos villes anxieuses,

Nous attendons en priant les blanches voiles du retour.

(Pour des anciens de 39-45)

6 Février 1991

J. Terraubella.  
64000 Pau.

### ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 21 MARS 1991

### POUVOIR

Je soussigné (nom et prénoms) .....

demeurant à .....  
membre de l'Amicale VB - XA, B, C  
donne par les présentes pouvoir à M. ....  
également membre actif de l'Association, de me représenter à l'Assemblée du 21 mars 1991.

En conséquence, prendre part en mon nom à tous votes relatifs à l'élection du Conseil d'Administration ou pour tout autre motif, prendre toute décision qu'il jugera utile pour l'exécution du présent mandat, notamment de substituer dans l'accomplissement des présentes quiconque il avisera ; en un mot, faire tant par lui-même que par mandataire, s'il y a lieu, tout ce qui sera utile et nécessaire. En foi de quoi, je promets à l'avance aveu et ratification.

(Signature précédée des mots :  
« BON POUR POUVOIR ».

Fait à ..... le .....



Les gens de la Sarthe sont très hospitaliers, et très serviables. Ils se faisaient rabrouer par nos gardiens, mais ils revenaient à la charge. Certains « engueulaient » même les gardiens qui étaient trop durs ou mauvais avec nous.

Ma femme et une amie ont pu venir à bicyclette depuis Orléans pour nous rendre visite. Nous avions un interprète alsacien qui nous ménageait des possibilités de sortir en corvées et, de ce fait, de rencontrer nos femmes.

Le manège n'a pas duré longtemps, car il a été changé lorsque quelques-uns ont profité de ces sorties pour « faire la belle »...

Les escadrilles allemandes portaient bombardier les Anglais, nous comptons les avions au départ, et, au retour, il y en avait souvent en moins. Certains appareils, touchés par la D.C.A., rentraient avec retard et beaucoup de difficultés.

Ces avions avaient le nez peint en gueule de monstre, l'intérieur de la gueule en rouge vif, ce qui faisait ressortir les énormes dents blanches et pointues. Tout était étudié pour terroriser les populations au-dessus desquelles ces avions allaient évoluer et semer la mort.

La vie au camp était monotone, chaque jour les bobards couraient. Ceux qui n'avaient pas de famille pouvaient tenter l'évasion. Mais les autres craignaient les représailles. Les Allemands avaient, dès notre arrivée, établi des fichiers aux fins, disaient-ils, d'une prochaine démobilisation.

Quelques camarades en effet furent libérés pour leur profession : ceux des Chemins de Fer ou de certaines administrations. D'autres partirent aider nos cultivateurs.

Nous sommes restés à Mulsanne jusqu'au 20 juillet. Ensuite, un matin, nous sommes partis à pied à quelques dizaines de kilomètres, au camp d'Auvour.

Beaucoup avaient du mal à suivre, trop faibles, fatigués ou malades. C'est là que nous avons eu le « baptême » de la « schlague » et des coups de crosse. Il ne faisait pas bon tirer au flanc ou rester à la traîne.

Vers la fin de la matinée, sous un soleil de plomb, nous arrivions en vue du camp d'Auvour. Ce camp, qui était affecté aux militaires avant l'occupation par les Allemands, était mieux installé.

Une partie des casernements en dur abritait la troupe allemande. L'autre nous était affectée. Comme nous étions trop nombreux, beaucoup logeaient sous des tentes de toile blanche. Nous y tenions presque une certaine dans chaque. Le camp était d'un plus grand confort, des douches (lorsqu'elles fonctionnaient) étaient utiles. La canicule nous obligeait à y faire également des queues très éprouvantes lorsqu'elles ouvraient à certaines heures de la journée.

Les Allemands avaient poussé la ruse jusqu'à afficher sur un tableau de rapport des notes farfelues. Ces notes annonçaient, en dehors des consignes, de fausses informations pour nous tenir toujours en espoir de libération : la progression des troupes allemandes sur les côtes anglaises, ce qui était faux. Cela faisait partie de « l'intox », nous avons vu les mêmes manœuvres dans les camps allemands.

Dans ce camp, nous avons pu nous équiper un peu mieux en matériel (gamelle, quart, cuillère et fourchette), car beaucoup comme moi, jusqu'à ce moment-là, mangions dans des boîtes de conserve avec une spatule taillée dans un morceau de bois.

J'ai même fabriqué un sac-à-dos à deux compartiments avec un morceau de toile chipé sur un store de nos tentes. J'avais fait macérer des écorces de chêne pour le taniser et éviter que l'on reconnaisse sa provenance. Ce sac a eu par la suite une histoire fâcheuse que je conterai plus loin, il a fait toute ma captivité, et je l'ai ramené !

Cahin-Caha, nous sommes arrivés à la fin du mois d'août. Un mouvement interne dans le camp nous intrigait, des camions ramenaient des P.G. qui étaient allés faire la moisson chez des agriculteurs qui en avaient fait la demande. Pour les ramener docilement au camp, une note adressée aux maires concernés leur demandait de les regrouper pour les démobiliser ! Beaucoup croyaient à cette fable... Après plusieurs rassemblements et d'innombrables appels, nous étions embarqués le 5 septembre dans des « pullmans » (huit en long, quarante assis). Les volets d'aération étaient barrés de fils barbelés. En fait de quarante, ce qui est déjà peu confortable, nous étions quatre-vingts et jusqu'à cent dans les plus grands wagons.

Un bidon de 50 litres, ouvert au centre du wagon, servait de « toilettes »... Nous avions touché une boule de pain pour quatre et une boîte de « viande de singe » pour ce voyage vers l'inconnu. Des « bouteillons » de toutes sortes, émanant toujours de « sources sûres », nous faisaient espérer tout le contraire de ce qui nous attendait.

Après avoir été conduits au quai d'embarquement sous bonne escorte (par une équipe de gardiens — de vrais gardes-chiourme — spécialistes des convois, généreux en coups de crosse et de bottes au cul), nous attendions l'ordre de grimper dans les wagons.

Vers cinq heures de l'après-midi, après avoir été vingt fois comptés, debout, le maigre bagage à la main, l'ordre arriva. Comme si nous avions pris du retard par notre faute, l'embarquement devait être rapidement exécuté, des « schnell », « los, los » fusaient de toutes parts. Certains, malhabiles ou fatigués, n'arrivaient pas à monter jusqu'au plancher du wagon ; ils avaient droit à une volée de coups.

Nous avions fait en sorte d'être groupés entre copains, c'était déjà un soutien moral. Les premiers montés cherchaient les places sous les vantaux du wagon, ce qui fait qu'il fallut se gendarmier et instaurer un tour de rôle sous ces uniques lucarnes (deux de chaque côté).

Pour éviter l'entassement, à tour de rôle, on se tenait soit debout soit allongé, les jambes mêlées à celles du gars d'en face. Heureusement, les portes sur galets n'ont été fermées et verrouillées qu'une demi-heure avant le départ. La machine qui devait tirer cette rame de plus de trente wagons n'était pas encore arrivée. Au moment de l'attelage nous avons eu droit aux

imparables coups de tampons. Comme nous n'y étions guère préparés, ni informés des précautions à prendre, il y eut une grande bousculade, certains basculaient par-dessus ceux qui étaient allongés, leur écrasant pieds et jambes. Ceux qui étaient calmes de tempérament acceptaient sans trop rien dire, mais d'autres qui entendaient se faire respecter... gueulaient et vociféraient contre ceux qui avaient chuté et qui s'agrippaient au plus proche voisin pour se rétablir.

— Le 5 septembre.

Vers 7 heures du soir notre tortillard se mit en branle, coups en avant, coups en arrière, jusqu'à ce que les wagons aient tendu leurs attelages. Ceux qui étaient debout devaient se tenir plaqués les uns aux autres pour éviter d'être une nouvelle fois balancés par-dessus les allongés.

En roulant, nous avions un peu plus d'air, mais le toit des wagons était brûlant. On ne peut pas imaginer le calvaire enduré dans une telle promiscuité, par une chaleur intérieure de 35 à 40° C, peut-être plus pendant les haltes au soleil ! Des bêtes parquées dans de telles conditions en crèvent. L'homme, lui a des ressources qui lui permettent de résister souvent à l'inhumain.

Pas d'eau, ou si peu. Ceux qui avaient pu sauver un bidon et le remplir avant le départ étaient privilégiés. Il y eut des scènes d'entraide mais aussi, il faut le dire, des actes déplorables d'égoïsme pur. Les groupes de quatre, formés pour la répartition des vivres et qui étaient assez soudés, résistaient mieux. Une fois la boule de pain et la boîte de viande réparties, les plus affamés mangèrent leur ration d'un trait, pensant avoir une nouvelle distribution. Les plus avisés épargnèrent quelque peu... Malheureusement, notre calvaire ne faisait que commencer, nous ne pensions pas rester trois jours et demi dans ces cercueils à roulettes !

La première nuit fut revigorante, la fraîcheur redonna un peu de tonus à tout le monde. Mais vers 10 heures, le 6 septembre, la chaleur reprit. Comme nous montions vers l'Est, le côté droit du wagon recevait le soleil, et les hublots étaient brûlants.

L'atmosphère intérieure devenait suffocante et la « tnette » dégageait une puanteur insupportable. Il y avait du vide autour !

Au passage d'Epernay, nous étions stoppés entre deux trains de troupes. Une partie du convoi de gauche était chargée de chevaux et de voiturettes transportant des mitrailleuses légères. Les soldats donnaient à boire à leurs chevaux, ils riaient et chahutaient avec les infirmières du poste de gare et nos gardiens.

Beaucoup avaient des sacs de raisins en main, ils en donnaient même à leurs chevaux. Pendant ce temps, imaginez, nous étions aux premières loges de ce spectacle, sans une goutte d'eau, quel supplice ! Nous avions beau appeler, gueuler, taper sur les parois du wagon avec nos gamelles ou boîtes de conserves, aucune de ces demoiselles ne tournait la tête vers nous. Elles riaient de notre bruit.

## CHAMPAGNE LECLERE

(Fils de A. LECLERE ex-P.G. VB)

Manipulant

CHAUMUZY - 51170 FISMES

Livraison à domicile.

Demandez prix.

Nous avons pu, à l'occasion de ces arrêts, surtout de nuit, jeter des bouts de papier avec l'adresse de nos proches, les avisant de notre montée vers l'Allemagne, car nous n'espérions plus une libération quelconque. Ma famille a été avertie ainsi de mon destin.

La nuit du 6 au 7 septembre fut assez fraîche. Le matin, au lever du jour, des gouttelettes s'étaient formées sur le bord du toit des wagons. Elles étaient cueillies avec précaution, mais elles n'humectaient même pas une langue épaisse et desséchée et qui commençait à nous faire souffrir.

Cette manne, inaccessible à beaucoup, créa de l'animosité et il fallut beaucoup d'autorité à quelques-uns pour empêcher les bagarres.

— Le 7 septembre.

Toujours cette même chaleur intense, les tours aux hublots devaient être de plus en plus rapprochés de façon que chacun puisse s'oxygéner. Ceux qui étaient les plus mal-en-point restaient allongés ou accroupis, nous les placions aux joints des portes où passait un peu d'air pur et frais. L'angoisse grandissait, les plus solides commençaient à paniquer, eux aussi. On ne voyait pas le bout de cette route infernale, et les plus défaitistes nous voyaient déjà tous crevés avant d'arriver.

Nous venions de passer Hirson, les voies fraîchement réparées obligeaient notre convoi à rouler lentement. Au bout de quelques kilomètres, nous primes une voie de garage sur la droite, en pleine campagne, et nous stoppâmes.

Au sifflet, tous nos gardes vinrent encadrer le convoi à raison d'un par wagon. Ce n'était pas le moment de faire les malins, car ils avaient la gâchette facile. Une équipe déverrouilla les portes. Il fallait descendre promptement et s'aligner devant le wagon. Cinq camarades restaient à l'intérieur, sans force. Un gardien monta en se pinçant le nez ; après leur avoir flanqué quelques coups de bottes dans les côtes, mais sans résultat, quatre d'entre nous furent alors désignés pour sortir ces malheureux et les allonger sur le bord de la voie. La dysenterie faisait des ravages.

Des camions avec en remorque une roulante avançaient sur le chemin de terre qui longeait la voie. L'espoir d'être enfin ravitaillés nous redonna du courage. Depuis plus de 60 heures nous n'avions rien eu à manger, ni à boire. Des cuistots allemands commençaient à remplir de grands récipients, genre lessiveuses galvanisées. Chaque wagon reçut de l'eau et de la soupe.

La distribution terminée, les camions firent demi-tour et ramassèrent les moribonds qui bordaient les voies. En aidant à charger l'un de ces malheureux camarades, je repérai un tunnel qui servait au passage d'un ruisseau d'égout sous les voies. Il fallait se plier pour y pénétrer. Je m'installai en position, les fesses à l'air, un papier à la main. J'attendis un moment, aucun gardien ne m'avait repéré. J'entendis au-dessus de moi le vacarme du rembarquement. Je restai là, immobile, toujours dans la même position, j'avais sûrement une chance que le convoi reparte sans moi.

Mais dans un réflexe, je pensai à mon sac, avec le peu de barda qu'il contenait. Ce n'est pas que je tenais beaucoup à ces maigres guenilles, mais mon portefeuille avec mes papiers s'y trouvait. Ces papiers d'identité découverts, je craignais les représailles sur ma famille comme on nous le serinait à chaque appel.

Je suis donc remonté vers ma prison roulante... et, comme j'étais un des derniers j'ai eu droit à la crosse !

Le convoi reprit la route du Nord-Est. Au milieu de la nuit nous abordions la frontière. En regardant par les lucarnes nous voyions de grandes lucarnes et entendions des bruits de martèlement. Nous étions dans la Ruhr, au milieu des hauts-fourneaux. Où allons-nous atterrir et quand ?

— Le 8 septembre.

Toujours le même rythme de vie à bord. Des signes de déraillement apparaissaient chez les plus faibles. Nous avions tous vu les camarades mal-en-point chargés dans les camions. Que sont-ils devenus, ont-ils été secourus, hospitalisés, ou abandonnés ?

— Le 9 septembre.

Au matin, comme nous traversions une banlieue de ville assez importante (ce devait être un dimanche), une bande de gamins, croix gammée au bras, descendaient vers la gare. Dès qu'ils nous aperçurent, ils se mirent à nous conspuer et quelques-uns même nous lancèrent des pierres. Belle réception ! Cela nous promettait de joyeuses vacances dans le grand Reich !

Vers le milieu de l'après-midi, un jeune gars se mit à pleurer et à appeler sa mère ; ses voisins essayèrent en vain de le calmer. Vers le soir, allongé, il s'endormit et le calme revint. Cette scène nous bouleversa.

— LE 10 septembre.

Dans la nuit, nous avons dû passer la ville de Brême, certains avaient cru en reconnaître le nom malgré le camouflage des panneaux lumineux. Si c'était le cas, nous nous dirigeons donc vers le Nord, pas loin de la mer.

En fin de matinée, nouvel arrêt sur une voie de garage. Les gardiens qui se dégourdisaient les jambes en fumant sur le bas-côté étaient insensibles à nos réclamations. Pas de ravitaillement en vue et nous avions faim et soif. En de telles circonstances, même les non-croyants demandent le secours du Seigneur ! Depuis Dunkerque j'avais retrouvé la foi et je plaignais ceux qui n'avaient rien à quoi se raccrocher.

Après avoir encore roulé un bon moment, la « loco » siffila deux coups prolongés. C'était certainement pour signaler notre arrivée.

Nous étions sur une voie nouvellement aménagée, bien en dehors de la gare. Une gare de peu d'importance, avec ses magasins à marchandises sur le côté ; l'agglomération se trouvait à notre droite, en venant du Sud. Quelques maisons, surtout des ateliers d'artisans, bordaient le chemin qui desservait la station.

Le convoi immobilisé, les portes s'ouvrirent, toujours dans un grand affairage de nos gardiens. Des véhicules militaires s'approchaient de notre convoi, des soldats en armes en descendaient. D'une voiture, des officiers descendirent à leur tour et donnèrent des ordres.

Au sifflet, l'on nous fit mettre en rang devant chacun de nos wagons, un officier et un soldat comptaient et notaient les effectifs. Deux camarades étaient restés dans le fond du wagon, il fallut les sortir et les allonger à terre.

L'équipe des nouveaux gardiens nous fit avancer par quatre et nous primes à pied le chemin qui desservait la gare.

Nous formions des groupes d'environ deux cents P.G. avec, entre chaque groupe, un intervalle assez long, certainement pour éviter d'obstruer trop longuement la route.

En passant devant la gare, nous découvrîmes un nom assez baroque : « Bremervorde ».

Nous avons marché plus de trois heures, la cadence était plutôt molle étant donné notre état. Les nouveaux gardiens qui nous conduisaient étaient des vétérans ou des soldats du service auxiliaire. Ils se révélèrent moins acerbes à notre égard.

Vers la fin de la journée, nous arrivâmes dans une région assez boisée et marécageuse. Des blocs de tourbe étaient au séchage. Nous étions dans un plat pays, avec très peu d'habitations. Comme culture, des choux-navets, plus communément appelés rutabagas, et beaucoup de prairies. Les champs de céréales avaient déjà été retournés et attendaient des semailles prochaines.

A quelques centaines de mètres devant nous, sur la gauche, une ferme assez importante et, de face, un immense portique flanqué de deux miradors.

Nous étions certainement attendus, annoncés par les officiers qui nous avaient réceptionnés à la gare : une haie de soldats en armes encadrait notre passage à l'entrée du camp.

Ce camp, c'était le fameux camp de « Sandbostel » !

A suivre.



## LIVRES

## Le chemin du stalag

de François REUTER

(Editions J. Vigneau, Marseille, 1943)

C'est un petit livre aux pages non coupées, jaunes et semées de taches brunes, à l'odeur de vieux papier et de poussière, trouvé par un ami P.G. chez un bouquiniste vannais.

Une heure de lecture pour une aventure qui débute le 10 mai 1940 aux portes de Cambrai et qui s'achève six semaines plus tard aux portes d'un stalag — la guerre avec une colonne de chars de la 3<sup>e</sup> DLM, fonçant à travers la Belgique à la rencontre des blindés ennemis, Reuter, le bien nommé, nous la conte avec émotion, sincérité et clarté. Du moins est-ce la sienne, celle qu'il a vue et à laquelle il a pris part...

La nuit qui a précédé sa montée en ligne, il a fait ses adieux au corps vivant et multiple de sa vie dont il tira d'abord Geneviève, « espérant que, sans elle, le reste tomberait plus facilement en morceaux. Vite, très vite, j'ai enfoncé la variété de ses aspects dans une forme immobile, étendue, souriante. J'en ai fait le tour longuement, et je l'ai renvoyée. Quelques autres ont suivi. Puis les mers et les monts. La musique, sans même que s'éveille une mélodie, en un remerciement. Et les plaines, les collines, les rivières d'Ille-de-France rassemblées sur la route de Chartres. Et la longue visite sous les voûtes et l'adieu, sous le porche, à la grande nef rejetée à son tour ».

Ainsi détaché de son passé antérieur, tout à son devoir, à l'aube de ce jour de mai qui s'annonce éclatant de lumière, François roule dans l'herbe des prés la grosse bobine de fil téléphonique en direction d'une colline, puis fixe l'appareil et pose la lunette en station : l'observatoire d'artillerie est prêt, le capitaine prévenu. Il lève alors les yeux et, tel Fabrice à Waterloo, il contemple la plaine où déjà s'affrontent les monstres d'acier, dans la fumée des canons et le vrombissement des avions à croix noire. Les seuls, ou presque... La terre vole de toutes parts au fracas des explosions, et les hommes meurent déchirés et brûlés, pour le devoir.

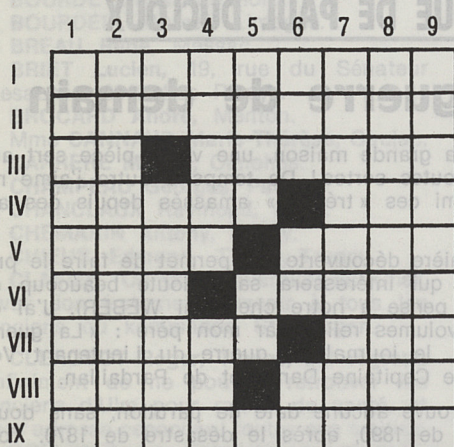
Mais le combat est inégal, la mission improvisée des divisions mécaniques françaises s'achève dans la destruction ou la retraite, vers Boulogne et la mer. En vain. Comme des milliers et des milliers d'autres, après un simulacre d'honneurs de la guerre à la citadelle, François Reuter est sur « le chemin du stalag ». Comme des milliers d'autres, dégoûté de soi et rompu de fatigue et de faim, il marche ébahi sur la route de l'exil :

« La route est maintenant bordée de maisons. Contre les murs, des troupes de prisonniers s'écrasent. Au-dessus des corps agglomérés, les bras s'agitent vers les femmes qui, de leurs fenêtres, distribuent quelques vivres (...)

« De l'escalier qui conduit à sa porte, un vieillard jette des tiges de rhubarbe sur une troupe gesticulante. Ils sont cinquante, au moins, à se presser. Et, autour de chaque main qui a happé et s'abaisse, un remous se forme, comme une eau où tombe une pierre.

« Le bras levé je me suis plaqué là-contre, cherchant à faire de mon bras une proue. Derrière moi des corps se sont jetés et m'aident à pousser vers l'avant.

## Mots croisés n° 472 par Robert VERBA



## HORIZONTALEMENT :

I. - Très utile et nécessaire. — II. - Pièges à fouineuses qui aiment creuser. — III. - A la mode. — Sorti de... — IV. - Salpêtre. — Avoir la manière habile de faire quelque chose. — V. - Observa attentivement. — Sert à parfumer certaines boissons. — VI. - Etat de l'animal cherchant l'accouplement. — Il peut aussi bien être droit ou obtus. — VII. - Prénom. — Au centre du delta. — VIII. - Donne à têter. — Se situe à l'ouest du Viet-Nam. — IX. - Quand on la dépasse, on n'est plus très jeune.

## VERTICALEMENT :

1. - Se déplace souvent. — 2. - Tripoter. — 3. - Symbole chimique du plutonium. — Se rapproche du silicium et de l'étain. — 4. - Edifice où se sont joués des drames lyriques. — Un parisien retiré de Paris. — 5. - Quand on n'en a pas, ni de raison, on est dépourvu de tout bon sens. — Son jour est fêté. — 6. - Petite cheville servant de départ. — Mesure de l'âge. — Note. — 7. - Disposai d'une manière convenable. — 8. - Enfant de race noire. — 9. - Endormeuse accompagnée de sa moitié.

Solution en dernière page)

## LE COIN DU 852

Cette fois-ci, j'ai un peu plus de nouvelles à mentionner dans mon article.

C'est tout d'abord Francis GOGER qui écrit une longue lettre pour m'apprendre que son fils Patrick, qui habite à Clamart, a vu s'agrandir sa famille par l'arrivée d'un fils auquel a été donné le nom de Baptiste. Comme il y avait déjà une fille, c'est parfait. De plus, son autre fils qui, lui, habite en Bretagne a également fille et garçon, notre camarade se trouve donc maintenant quatre fois grand-père. Félicitations aux parents et grands-parents et, bien entendu, tous nos souhaits de santé et de longue vie à Baptiste.

GOGER qui fêtera ses 76 ans le 8 février, constate avec un peu de tristesse que, parmi les anciens du 852, il y en a pas mal qui sont déjà allés rendre visite à Saint-Pierre. Personnellement il n'a pas envie de les imiter, du moins dans l'immédiat, plus tard, on verra.

Un appel téléphonique de Marcel DIETTE m'apprend une bien mauvaise nouvelle. Au mois de novembre dernier, il a eu un malaise cardiaque alors qu'il conduisait sa voiture ; résultat, il s'est retrouvé dans le fossé.

Tout à coup, je perds pied. Tout mon groupe est rejeté. Mais une tige de rhubarbe lancée à la volée tombe dans ma direction. J'en ai saisi un bout. Un garçon blême tient l'autre. Pendant près d'une minute, nos deux mains restent fixées sur la proie, côte à côte. La bouche pincée, nous nous regardons. Enfin, la tige se rompt entre nos doigts et, tandis que nous nous écartons, rassurés, deux sourires viennent marquer notre accord.

« Accourue d'une ferme, une fillette a glissé deux œufs dans la poche d'un des nôtres. Il est sans camarade. A son côté, un prisonnier sourit : « Tu as de la chance, toi. Moi, je n'ai jamais rien eu, même pas une rhubarbe ».

« Il parle sans amertume et son accent révèle qu'il ne cherche aucunement à provoquer un don. Qui y songerait ? On ne croit plus au Père Noël. Mais il plaît à l'autre de briser cette croyance, et il lui tend l'un des œufs. Un regard stupéfait lui répond, et cette seule exclamation : « Oh. toi ! »

Tant qu'il y aura des hommes...

J. Terraubella.

## Du barbelé à la liberté

de Marcel ROLLET

Si j'osais, je dirais du livre de ROLLET que c'est un livre de mise (s) au point et d'amitié combattante-P.G. réunies.

Le moi ne s'y développe pas à l'excès comme il appert souvent dans ce genre d'ouvrage. Certes la guerre et la captivité sont celles de l'auteur, mais les autres sont là aussi, partageant avec lui les horreurs du champ de bataille et l'épreuve du barbelé. L'homme et son tragique destin paraît en filigrane à chaque page...

A l'heure du devoir exigé il répond présent ; mais l'ayant accompli au mieux, il s'étonne et s'indigne qu'on lui refuse son droit. L'ingratitude de la patrie le désespère, le choque, le heurte. En la circonstance la séparation de l'ivraie et du bon grain lui semble une imposture. Et il le dit sans faire de phrases, sans se soucier du qu'en dira-t-on et du vent dominant. Qu'il s'agisse des combats mêmes de la bataille de France, ou du sort réservé à ces premiers et malheureux soldats, sa parole est libre et franche. Les tenants et les aboutissants du drame sont bien liés ensemble, et il ne s'en départ pas. « A qui la faute ? », écrit-il.

Rollet a été un soldat courageux, un P.G. courageux — et son évocation, réussie après cinq tentatives, il ne l'a pas volée ! A ce propos on lui sait gré de son hommage aux « passeurs », les siens naturellement mais, à travers eux, à tous ceux qui au prix de mille risques, et parfois de leur vie, ont conduit « du barbelé à la liberté » des centaines d'évadés.

Fort bien illustré, écrit avec simplicité, conviction, ce livre tout d'énergie et de légitime fierté mérite qu'on s'y arrête. Je l'imagine très bien dans les mains de quelqu'un qui n'a jamais rien su de ces événements anciens ou qui en est resté aux clichés malveillants qui les ont si longtemps accompagnés. Les élèves de M. Rollet, eux, auront sûrement retenu la leçon d'histoire que le maître leur aura un jour exposée, tableau à l'appui. Il connaissait le sujet ! Même s'il ne relevait pas de la discipline qu'il enseignait à l'école...

J. T.

J'en étais là quand m'est arrivée une lettre de Mme Marie-Louise BEAUMIER qui me permet de compléter mon article. Fidèle lectrice du Lien, elle peut, par mes modestes articles, retrouver les noms des anciens camarades de son mari et revoir, par la pensée, les visages de ceux dont Paul lui parlait. Elle me donne des nouvelles de ses enfants et petits-enfants ; tout ce monde-là change, bien sûr. Son fils Jacques a maintenant 58 ans et il vient de marier sa fille. Un petit-fils travaille comme maquettiste-dessinateur et un autre fait son service militaire au Bataillon de Joinville. Voilà qui ne nous rajeunit pas, mais c'est la vie.

Merci, chère Madame de votre fidélité au rendez-vous du souvenir.

Par téléphone Mme Gisèle VILLETTE qui avait quelques ennuis de santé, conservait cependant un assez bon moral bien qu'il soit peut-être envisagé une opération. Bon courage, chère Madame ; la chirurgie a tellement fait de progrès depuis une dizaine d'années que les opérations ne doivent plus faire peur maintenant. Nos vœux de guérison vous accompagnent.

Par téléphone également, Mme Yvonne RIVIERE qui s'est rapprochée de sa fille, enseignante, mutée dans l'Orne, se porte aussi bien que possible. Cette mutation a été pour elle l'occasion de se rapprocher de son lieu de naissance et du berceau de sa famille ; elle peut ainsi se rendre plus aisément sur la tombe de son cher Léon.

Nous sommes très touchés de voir que les veuves de nos camarades ont tenu à conserver le contact avec l'Amicale. Elles peuvent être assurées que, de notre côté, le souvenir de leur mari n'est pas effacé de nos mémoires. Nous avons passé tant de mois ensemble et partagé tant de peines et de joies, qu'il n'est pas possible que nous oublions l'amitié qui nous unissait tous et la camaraderie qui nous aidait à supporter les mauvais instants de la captivité qui étaient notre lot quotidien.

Pas d'autres nouvelles, mais puisque l'adage populaire dit « Pas de nouvelles, bonnes nouvelles », c'est donc qu'en principe tout est pour le mieux chez tous ceux qui n'ont pas donné signe de vie depuis quelque temps.

René LENHARDT.

## Les Anciens du Waldho

Février 1991. Il neige sur la région parisienne. La neige tombe à gros flocons...

Au Waldho en février 1942. Nous avions de la neige... sur le chemin de ronde, emprunté par les sentinelles allemandes, il y en a 1 mètre.

Notre ami Guy BRUANT, chansonnier maison, regarde par la fenêtre de sa chambre les allées et venues du soldat en armes...

Le dimanche suivant, sur la scène du théâtre du Waldho, devant une salle comble et devant quelques médecins allemands assis au premier rang, le chansonnier Guy Bruant déclama cette poésie :

H. PERRON.

## SI J'ETAIS UN PETIT FLOCON

Quittant ces sujets trop sévères  
Abandonnant tous ces tourments,  
Dans mon âme toute légère  
J'inventerais des jeux charmants :  
J'irais geler jusqu'à la moelle  
Nos gardiens qui, quand nous dormons,  
Dehors battent de la semelle,  
Si j'étais un petit flocon !

Laissant nos gardes à la peine,  
Je volerais vers le bonheur ;  
Ainsi je briserais mes chaînes,  
Adieu, jours de sombre rancœur !  
Un tourbillon à l'improviste :  
Je m'évaderais sans façon !  
Je cacherais même ma piste,  
Si j'étais un petit flocon !

Vif et léger, tout d'une traite,  
Porté sur les ailes du vent,  
Je m'en irais vers la retraite  
De ma Bien-Aimée qui m'attend.  
Je me poserais sur sa bouche,  
Tel un baiser, vivant frisson,  
Je vaincrais sa pudeur farouche,  
Si j'étais un petit flocon !

Par la fenêtre de ma chambre  
Je regarde au loin tristement  
Par ce jour sombre de décembre  
La neige tombe dans le vent.  
Les flocons font leur jolie danse  
Devant mes yeux, sur le balcon,  
Et comme un rêve, moi, je pense :  
Si j'étais un petit flocon !

Oui si j'étais par aventure  
Ce léger et blanc papillon  
En France la chose est bien sûre  
J'aurais beaucoup d'occupation.  
Partout accueilli sans méfiance  
Chez les vendus, chez les fripons,  
Je leur blanchirais la conscience,  
Si j'étais un petit flocon !

Je ferais subir ma censure  
A nos noirisseurs de papier  
Et je serais je vous l'assure  
Pour leurs mensonges sans pitié.  
Les feuilles seraient toutes blanches,  
Les cerveaux tourneraient plus rond,  
La raison prendrait sa revanche,  
Si j'étais un petit flocon !

Ainsi derrière ma fenêtre,  
Je rêve à ces stupidités.  
Les flocons qui vont disparaître  
Me font voir la réalité :  
Ils fondent en une seconde  
Sur les balustres du balcon.  
Il faudrait aussi que je fonde,  
Si j'étais un petit flocon !

Guy BRUANT.

24 décembre 1941.



## La Gazette de Heide

L'année 1991 est déjà bien entamée. Le facteur n'apporte plus que de la « pub », des demandes de secours et des journaux.

Je n'ai pas eu à me plaindre, vous m'avez écrit ou répondu à mes lettres avec plus de fidélité que moi qui, peu entraîné, ai négligé certains correspondants. Je cite : Adam, l'Abbé Souché, Caire, Deleau-Deshayes, Six, Pion, Peurrière, Huon, Trainel Antoine, Mme Bonnoncle qui je l'espère reçoit Le Lien, Ludovicci, Mme Bonhomme, Pradelle, Togni. Je m'excuse auprès d'eux. Et Théo.

Dans le numéro de janvier notre courriériste Robert VERBA, vous avait annoncé la parution dans ma Gazette de Heide d'une circulaire concernant les caporaux-chefs, sous-officiers et officiers ADL. Sans doute la place a-t-elle manqué car elle n'y était pas. Vous la trouverez plus bas.

Je pense que mon article sur la Revue de Noël à la Légion vous a plu. Un ancien de Dar Mahres m'a écrit son contentement. D'autre part j'en ai envoyé une photocopie à un ancien lieutenant de la Légion, que j'ai connu à Fez. Voici ce qu'il m'en dit :

« J'ai beaucoup apprécié ton (1) « papier » sur le Noël à la Légion. Il m'a rappelé mon passé déjà lointain de lieutenant au 3<sup>e</sup> REI. J'ai revu ce Dar Mahres que j'ai arpenté de long en large. J'ai entendu le boudin bien sûr, mais aussi la revue de Noël écrite par Froment qui, montrant l'orchestre dirigé par le Capitaine FROMM, chef de musique, disait : « C'est ici que la baguette de FROMM... git ». J'ai évoqué surtout l'énorme moustache célèbre au régiment, de notre cher trésorier...

Bien sûr, tu as enjolivé la scène, mais le fond est rigoureusement exact, même la messe en ville pour tes parents et toi ».

Cet ex-lieutenant, Major de sa promotion de Saint-Cyr et qui sortit premier de l'École de guerre, termina sa carrière sous les étoiles de général.

Je vous laisse chers (es) amis (es) en vous assurant de mon amitié.

AYMONIN Jean - 27641 X.B.

(1) Il me tutoie car pour lui je suis toujours le fils Aymonin, qu'il initia à la topographie à la P.M.

---

### A L'ATTENTION DES CAMARADES AYANT PERÇU UNE SOLDE MENSUELLE PENDANT LA GUERRE ET LA CAPTIVITÉ

Le décret 73-433 du 27 mars 1973 publié au J.O. du 12 avril 1973 prévoit avec affiliation rétroactive, l'attribution d'une retraite complémentaire versée par l'IRCANTEC.

Y ont droit tous les camarades ayant perçu une solde mensuelle pendant la guerre et la captivité (officiers, aspirants et sous-officiers au-dessus de la durée légale. C'est la retenue faite pour la retraite sur la solde de cette époque qui est prise en compte.



## La captivité à Ulm en 1870-71

par le R. P. Joseph,  
Aumônier des Prisonniers de Guerre.

(Suite du n° précédent)

CHAPITRE X

### LES HOPITAUX ET LES AMBULANCES

Le service religieux était organisé officiellement : les souverains allemands, qui ne veulent plus de religion pour eux, en veulent pour le peuple. C'est un avantage qui leur reste. A une extrémité du lazaret se trouvait une table de la cène, surmontée du portrait enroulé du pieux Guillaume de Prusse... Un ministre venait s'y placer pour faire le prêche ; j'y assistai une fois, et je fus très affligé d'entendre, dans ce lieu de gémissements et de souffrances, une plate déclamation politique qui exaltait jusqu'aux nues la formation de cet empire qui tuera la liberté et la foi religieuse de l'Allemagne. Du Christ, de la sanctification de la douleur, de la résignation dans l'épreuve, pas un mot ! Les ministres allemands ne trouvent plus, dans leur cœur desséché par le rationalisme, la parole qui reconforte et qui console.

En face se trouvait l'autel catholique, surmonté du crucifix, la seule image qui convienne à un tel lieu ! C'est là qu'on célébrait le saint sacrifice chaque dimanche, et qu'on annonçait la parole de Dieu aux blessés.

Nous ne possédions pas cet avantage dans nos ambulances d'Ulm ; il nous fut impossible d'y avoir une chapelle, ou un autel. Nous l'avons déploré souvent.

Il y avait pour Ulm et Neu-Ulm quatre hôpitaux (4) ; on en ajouta plus tard un cinquième dans les avant-forts, à une lieue de la ville, pour les varioleux.

Les soins médicaux étaient abondants partout ; plusieurs médecins firent leur devoir consciencieusement (5).

N'y ont pas droit les militaires de carrière retraités et les fonctionnaires qui ont continué à être payés normalement par leur administration d'origine.

La prise en charge a lieu en même temps que la retraite de la sécurité sociale, à 60 ans, avec rappel depuis cette date.

### MARCHE A SUIVRE

1) Faire une demande des « Etats de service » (si vous ne l'avez pas déjà), l'adresser à M. le Colonel commandant le bureau central des Archives administrations militaires, caserne Bernadotte, 64023 Pau Cedex.

2) Envoyer la photocopie de ces états de service à M. le Directeur du CTAC avec une lettre dont voici le texte (modèle) :

« Je vous adresse ci-joint photocopie de mes états de service et j'ai l'honneur de vous demander mon affiliation à l'IRCANTEC en application du décret 73433 du 27 mars 1973 (J.O. du 12 avril 1973) ».

Selon les départements, l'adresse du Directeur du CTAC varie. En voici la liste :

### CIRCONSCRIPTIONS TERRITORIALES DES DIRECTIONS REGIONALES D'INTENDANCE

Indication des départements	Région militaire	Adresse
16, 28, 36, 37, 41, 45, 75, 77, 78, 91, 92, 93, 94, 95	1 <sup>e</sup>	QG du camp des Loges 75998 Paris Armées
02, 27, 59, 60, 62, 76, 80	2 <sup>e</sup>	Caserne Jouham 59988 Lille Armées
14, 22, 29, 35, 44, 49, 50, 53, 56, 61, 72, 85	3 <sup>e</sup>	Quartier Marguerite 35990 Rennes Armées
09, 12, 16, 17, 19, 23, 24, 31, 32, 33, 40, 46, 47, 64, 65, 79, 81, 82, 86, 87	4 <sup>e</sup>	Caserne Xaintraillies 33998 Bordeaux Armées
01, 03, 07, 15, 26, 38, 42, 43, 63, 69, 73, 74	5 <sup>e</sup>	31, cours de Verdun 69998 Lyon Armées
08, 10, 21, 25, 39, 51, 52, 54, 55, 57, 58, 67, 68, 70, 71, 88, 89, 90	6 <sup>e</sup>	10, rue d'Asfeld 57998 Metz Armées
04, 05, 06, 11, 13, 20, 30, 34, 48, 66, 83, 84	7 <sup>e</sup>	Caserne d'Auzelle 13998 Marseille Armées

3) Remplir les imprimés que le CTAC enverra en réponse.

L'information ci-dessus est extraite du journal de la « Fédération Maginot », mais elle peut intéresser aussi certains de nos adhérents ayant dépassé la durée légale de leur service militaire par suite d'engagement par devancement d'appel, même à partir du grade de « Caporal-Chef » ou « Brigadier-Chef ». Les adhérents concernés peuvent s'adresser à moi pour tous renseignements complémentaires.

Jacques CARON, Secrétaire général de l'Amicale Nationale des Stalags XIII, 46, rue de Londres, 75008 Paris.

Les soins de propreté étaient satisfaisants ; toutes les salles étaient lavées à grande eau une fois la semaine. Le lit, composé d'une paille et d'un matelas, ne valait guère mieux que celui d'un trappiste : le pauvre malade, couché trop longtemps, finissait par avoir les reins écorchés ; nous avons fourni quelquefois des couvertures pour rendre les lits moins durs.

Le linge laissait à désirer ; les draps n'étaient pas propres partout, et les chemises faisaient généralement défaut. C'était pourtant le devoir des administrations d'en fournir, et elles nous en demandèrent : nous refusâmes jusqu'au bout ; car nous ne pouvions céder cet objet qui serait devenu la propriété de l'établissement. Ne pouvant rien obtenir, nous donnions à chaque malade les chemises dont il avait besoin, et il les conservait pour son usage.

L'hôpital fournissait, en somme, la pension, la pharmacie, le médecin. Il fallait pourvoir au reste, procurer chemises, chaussettes, caleçons, chaussons, flanelles, tricots, mouchoirs, cravates, etc. Chaque jour un ballot était adressé par nos soins à quelques hôpitaux. Quand le soldat français est malade, il lui faut surtout un bonnet de nuit, du sucre, de la tisane. On n'en donne pas en Allemagne.

Comme il y avait là une grosse dépense, nous fîmes faire des démarches près du ministère. On répondit : « Que la médecine allemande n'était point convaincue de la nécessité du sucre dans le traitement des maladies, qu'on n'en donnait pas aux soldats allemands, et que les nôtres étaient traités sur le même pied ».

Amen.

On fit pour le mieux. Mme la princesse de Wolfegg et Mlle de Nicolaï nous firent d'abondants envois de sucre, confitures, etc. Nous achetions ce qui manquait. Chaque malade qui demandait recevait le nécessaire.

Les distributions étaient faites d'ordinaire par les sœurs ; mais tous les jours, en traversant les salles, je donnais moi-même aux plus malades du sucre, des oranges, que je portais dans un petit sac qui était devenu mon vade-mecum.

J'avais été mal inspiré, et mon sac offusquait la vue de nos geôliers.

Un jour, je venais d'administrer les derniers sacrements à un mourant ; un chef infirmier se présente, m'arrache sans préambule, devant les malades, mon sac de la main et dit :

« Je viens vous visiter.

— Vous n'avez pas ce droit.

— Si ; je viens par l'ordre du médecin ».

Le prêtre ne résiste pas au pouvoir constitué. Je me laisse faire ; il vide le sac sur une table, y trouve du sucre, des cigares et, hélas ! quelques petits couteaux à 30 centimes la pièce destinés à des conva-

lescents qui m'en avaient demandé pour couper leur viande et leur pain.

Il n'en fallut pas d'avantage. Grande rumeur dans les hôpitaux et toute la ville ; l'aumônier avait fourni aux prisonniers des armes, des poignards, des pistolets, et j'étais étonné qu'on ajoutât pas des canons.

Ils sont forts pour les canons, les Prussiens !

O la Fontaine, où es-tu ?

La mesure dont je venais d'être victime était odieuse.

Le peu de respect qu'on avait montré pour mon caractère sacré attestait plutôt une manifestation anti-religieuse qu'une vengeance politique. En Allemagne, le libéralisme et la liberté défendent aux prêtres de sortir en soutane ; il faut qu'ils soient habillés en laïques. Or je n'allais dans les hôpitaux qu'avec ma soutane. Cela leur déplaisait. Il le fallait cependant bien ; si mes soldats m'avaient vu en redingote, je n'aurais jamais pu réussir à les confesser.

Aux approches de Noël, tous les prisonniers, dans tous les forts d'Allemagne, se souvenaient de la messe de minuit et du réveillon qui en est la suite obligée, et pour lequel on a généralement plus de dévotion que pour la messe elle-même ; ils ne parlaient que du réveillon et de la manière dont se ferait le réveillon, et du menu de ce réveillon. Bref, on parla tant de réveillon que les Prussiens crurent à un mot d'ordre général ; ils donnèrent l'éveil, et interprétant le mot réveillon par rébellion, ils demandèrent des ordres à Berlin. L'impitoyable de Roon n'était jamais à court en fait de mesures rigoureuses ; il en ordonna ; nos soldats les supportèrent, en riant longtemps de la panique que le réveillon avait causée aux Allemands.

Nous terminons ce chapitre.

Les soins dans les hôpitaux furent, en somme, aussi satisfaisants que possible. Le confortable n'y existait pas ; par exemple on n'y donnait pas de viandes blanches, de volailles, etc. Des malades m'en demandèrent quelquefois ; je ne pus en trouver même dans les hôtels, où dominaient le saucisson, le porc et la choucroute. A ce propos, j'avais demandé un jour une volaille pour un malade, on me fit cette singulière réponse :

« Apportez une poule, nous vous la rôtissons... »

Mais il y avait la quantité ; on apportait à manger cinq fois par jour, suivant les cas, soupe, bouillon, viande, café, bière et vin. Ceux qui n'étaient pas très malades trouvaient ce régime bien supérieur à celui des hôpitaux français, où l'on donne à manger que deux fois par jour.

Nous avons pu remarquer que nos blessés et nos malades guérissaient difficilement ; beaucoup passèrent de longs mois aux hôpitaux à égale distance de la vie et de la mort. Il est clair qu'il n'y avait pas chez eux assez de vigueur dans le sang pour opérer une réaction salutaire. Cela provenait des privations endurées pendant la campagne, et révélait en même temps, il faut bien l'avouer, un sang appauvri par la débauche. Nos jeunes gens sont au physique ce qu'on les a faits au moral : les scandales du foyer domestique, l'absence d'une éducation fortement chrétienne et d'une surveillance suffisante, la facilité des plaisirs, la contagion des livres et des doctrines malsaines les poussent à se corrompre de bonne heure ; à vingt ans, ils sont des vieillards ! Qu'une blessure arrive, et les voilà incurables. Pas de religion, pas de mœurs, et tous les impertinents discours des sectaires et des sophistes n'y changeront rien.

(4) On les nommait : Kienlesberg, Schulerplatzle, Gaisenberg.  
(5) Nous citerons M. le docteur Goesser, qui fut très dévoué à nos malades.

## CHRONIQUE DE PAUL DUCLOUX

### La guerre de demain

Dans ma grande maison, une vaste pièce sert aux dépôts de toutes sortes ! De temps à autre j'aime me plonger parmi ces « trésors » amassés depuis des années.

Ma dernière découverte me permet de faire le présent article qui intéressera sans doute beaucoup de lecteurs (je pense à notre cher ami WEBER). J'ai en main deux volumes reliés par mon père : « La guerre de demain », le journal de guerre du Lieutenant Von Piefke par le Capitaine Danrit et de Pardailan.

Je ne trouve aucune date de parution, sans doute aux environs de 1890, après le désastre de 1870. Tout au long des pages quelques citations : 3 octobre 18..., 4 juillet 18..., etc. Malgré leur grand âge ces livres sont bien conservés. Nombreuses illustrations, dessins à la plume d'un nommé Grobet, admirables ; beaucoup de petits croquis expressifs ; toutes les vingt pages environ un grand dessin pleine page : merveilleux...

Jeune, j'avais lu et relu ces livres (format 26 x 18). Le premier a environ 200 pages, le second le double.

Le Capitaine Danrit me rappelait quelqu'un. J'ai donc consulté l'encyclopédie : le nom Danrit renvoie à Driant...

Le Lieutenant-Colonel Emile, Auguste, Cyprien Driant (1855-1916) est né à Neufchatel-sur-Aisne (Aisne) : officier, écrivain et homme politique ; gendre du Général Boulanger. Tué au Bois des Caures avec la plupart des chasseurs de son bataillon, le 21 février 1916, au début de la grande offensive du Kronprinz contre Verdun. Il a publié des romans militaires : « La guerre de demain », « L'Invasion jaune », « Robinson sous-marin ».

Dans d'autres revues j'ai retrouvé « Le Bois des Caures » avec force détails... et même le dernier compte rendu du Colonel Driant au soir du 21 février 1916. Un tableau a immortalisé la tenue des chasseurs avec au centre le Colonel.

J'avais attaqué la lecture des livres sans savoir exactement ce que cela représentait.

En réalité ce roman est le récit fictif du Lieutenant allemand Von Piefke : chapitre premier. Le 3 juillet 18...



Il quitte Metz ; « Je ne suis pas dans mon assiette, et ce soir bien que le calme soit revenu et que j'aie pu tout un après-midi rester dans mes pantoufles, je n'aurais pas grande envie de narrer mes impressions dernières si je n'y étais obligé par le serment solennel fait à ma douce Kathinka... »

Il faudrait pouvoir reproduire de nombreux passages qui sont tous très intéressants ; je n'en citerai qu'un, celui concernant les pauvres prisonniers de guerre.

Il s'agit ici du témoignage d'un Belge sur l'effondrement de soldats français à la suite d'un dur combat : « Je raconte ce que j'ai vu, sans haine ni partialité car je n'ai pas à me plaindre des Prussiens plus que des Français. Je remarquai des canons partout braqués sur la masse de prisonniers et, un peu en arrière des postes bavarois, hessois et saxons forment un cordon non interrompu ».

« Les Français étaient parqués sur la terre nue, sans tente et sans abri comme des bêtes. Depuis trois jours qu'il pleuvait, on les avait laissés au même endroit et ils couchaient sur un sol trempé par les eaux. Au matin on en trouvait qui étaient froids et ne bougeaient plus : c'étaient des morts. Tous les jours il

fallait en emporter sur des tombereaux ; on les empilait l'un sur l'autre, après avoir constaté leur état civil et on les enterrait dans les champs ».

« Les Prussiens n'avaient pas voulu allumer de feu pendant la nuit. Les Français voulaient courir pour se réchauffer, on le leur défendait ; des soldats criaient : de la paille ! de la paille ! et d'autres, du pain ! du pain ! »

« On ne leur donnait ni paille, ni pain. Les vieux soldats regardaient d'un œil farouche les Prussiens et préféraient mourir que de demander quelque chose ! Ils montraient le poing aux sentinelles et crachaient de leur côté en trépignant de fureur ».

Un autre passage montre encore mieux la cruauté des troupes ennemies. Il s'agit de la mort d'un enfant de quinze ans ! Cet innocent est tombé crânement devant les balles du peloton d'exécution. Un beau dessin reproduit cette scène « honteuse ».

Ici se termine le journal du Lieutenant Von Pfefke, car le lendemain même il tombait, le front troué par une balle, à dix pas de la borne frontière, cette même borne dont la vue l'avait impressionné si vivement le jour de l'entrée de son régiment en territoire français.

Il avait donc raison de croire aux pressentiments des dernières lignes qui précèdent. Il ne se trompait pas... puisque ce fut le Père Husson qui lui donna le coup mortel.

C'est du vieux partisan volontaire que nous tenons à la fois le journal de l'officier allemand trouvé dans la poche de sa tunique et le récit de l'embuscade où fut vengé le fusillé de Boncourt.

Katinka, la fiancée a attendu vainement le retour de son bel officier !

A la fin du premier volume, autre conclusion... On redoute la guerre comme un fléau. Pour le vaincu, elle est une expiation ; pour le vainqueur c'est une école où il s'imprègne à nouveau des vertus de ses ancêtres.

Oui, bénie soit cette « guerre d'hier »... J'allais écrire cette « guerre de demain » car, ébloui par ces magnifiques résultats, les Français réconciliés, la politique bannie, le peuple soulagé, l'armée grandie, la patrie triomphante, je crains de vivre un songe, et il est des heures où je me dis : « C'est trop beau, ce n'est qu'un rêve ».

P. DUCLOUX - 24593 X.B.

## COURRIER DE L'AMICALE

par Robert VERBA

L'an dernier quelques amis ont manifesté leur déception de ne pas avoir vu leur nom sur Le Lien. Je les prie de ne pas m'en vouloir et il leur suffit de m'en aviser pour que cette omission soit réparée. Je leur demande d'essayer de comprendre que leur courrier passe de mains en mains avant de me parvenir et il se peut qu'une lettre s'égaré ou soit classée sans qu'elle me soit remise. Il n'en est pas de même pour les cotisations ou les dons que le trésorier voit en premier.

Il me reste encore une fois à vous remercier pour votre attachement à l'Amicale et pour vos dons qui nous sont on ne peut plus précieux. Merci également pour vos vœux.

R. V.

Suite du courrier avec nos remerciements à nos amis :

AVAULLEE André, 75015 Paris.  
AUBRY René, Favières.  
Mme BAILLET Hélène, Prauthoy.  
BAILLET Robert, Courmas.  
BALASSE André, St-Leu-la-Forêt.  
BARACAND Joseph, Burzet.  
BARDIAU Jean, Renaison.  
BARON Jean, 13, Av. Robert Schumann, 59370 Mons-en-Bareuil.  
BARRE Marcel, Palluau.  
BAS Jean, Paris.  
BAURON Lucien, Etang-sur-Aroux.  
Mme BEAUMIER Marie-Louise, Brinon-sur-Beuvron, adresse ses vœux à tous les anciens P.G. du 852 qui se souviennent de Paul.  
BERNARD Marcel et Simone, Canada.  
BERNE Maurice, Malbrans.  
BIONDI Raphaël, Paris.  
BERTIN-PARMANTIER, Vrigny.  
BOTON Maurice, Moncoutant.  
BOUCHER Emile, Cruzy-le-Chatel, adhérent venu du V.A.  
BOURDE Ernest, Le Hon.  
BOURDEIX Marcel, Limoges.  
BREAU René, Messac.  
BRIET Lucien, 19, rue du Sénateur Lesaché, 10340 Les Riceys.  
BROCARD André, Menton.  
Mme CANNAUD Marie-Thérèse, Gaujac.  
CARRERE Marcel, Canohes.  
CHAMPEAU Georges, Paris.  
CHANCLAUX Raymond, Paris.  
CHEMARIN Antony, Regny.  
CHIEUS Edmond, Thugny-Trugny.  
CLAVIER Octave, Faverolles-sur-Cher, avec son fraternel souvenir à tous les anciens du kommando St-Georgen.  
CLERGEOT Roger, Troyes, qui regrette infiniment de ne pouvoir retrouver les anciens d'Ulm pour raison de santé, et leur adresse cependant toutes ses amitiés.  
COLLIN Roger, Haute-Amance-Hortes.  
COMBES Jean-Marie, Maison de retraite St-Vincent, Av. Dénoyer de Segonzac, 81290 Labruguière.  
DELANOY Jean, Roubaix.  
DENOGENT Fernand, Jouarre.  
DEPREZ Joseph, Arras.  
DESMERGERS Jean-Claude, Nevers.  
DHAUSSY Victor, St-Maxime La Sainte-Baume.  
DIDIER Robert, 52200 Langres.  
DIDION Jean, 51100 Reims. Serrons les coudes, nous écrit-il, et résistons comme là-bas à Villingen contre vents et marées.  
EMERY Marcel, Ermont.  
ENCELOT Gilbert, Romorantin.  
ESTACE René, Cherbourg.  
FAURAN France, Champéix.  
FILIPPI Antoine, Arca, 20137 Porto-Vecchio.  
FRANC Jules, Muzillac.  
GARREAU Frantz, Gien.  
GAUDELET Marcel, 9 bis, rue Roland Vachette, 60180 Nogent-sur-Oise, aimerait bien avoir des nouvelles de ses anciens copains de Villingen qui ont travaillé à la tricotefabrique de Tailfingen.  
GIRARD Henri, Goux-les-Usiers.  
GOBERT Pierre, Réthel.  
GONDRY Auguste, Donzenac, auquel

nous adressons nos félicitations pour avoir su garder à 90 ans un moral qui peut être montré en exemple.

GOUIN Serge, Alluyes.  
GOZE Jacques, St-Erme.  
GRANDIDIER Gaston, St-Dié.  
Mme GRANDJEAN Emile, La Voivre.  
GODIN Raymond, Nanterre.  
GREZE René, Rueil-Malmaison.  
GUEPET Robert, Chalons-sur-Seine.  
GUERIN François, Grasse.  
GUIAUGUIE Pierre, Ligny-le-Ribault.  
GUILLOTEAU Louis, Outarville.  
GUY Georges, Alban.  
HELLSTERN André, Aulnay-sous-Bois.  
HENNIAUX Edmond, Fontaine-aux-Bois  
Mme HOUARD Jean, Pompey.  
HOULES Marcel, Perpignan.  
JACQUES Henry, Magagnoc.  
JEANTET Louis, Seyssel.  
JOSSE Roland, Les Andelys.  
KLEIN Jean, Banon.  
LABOUREY Lucien, L'Isle-sur-le-Doubs.  
LACROIX Adrien, Le Grand Lempis.  
LAINE Gustave, La Neuve-Lyre.  
LAULHE Gabriel, Orthez.  
LAVIER Roger, Asnières.  
LAVIGNE Henri, Villeneuve de Berg, ex-infirmier au Lazareth de Sandbostel adresse son profond souvenir à tous ceux qu'il a connus au Service Otho- ceux qu'il a connu au Service Otho-Rhino du Docteur MARCOVIC.  
LAYAN Georges, Villeneuve-sur-Lot.  
LECLERC Roger, St-Valéry-en-Caux.  
LECOMTE Clément, Jeanmenil.  
LE GODAIS Bernard, Saint-Berthevin.  
Mme LE GUILLOUX Auguste, Andresy.  
Mme LEMOINE Jean, Paris.  
LENGRAND Paul, Corbeil-Essonnes.  
LORION Roger, St-Benoît-sur-Seine.  
LUCEREAU Mary, Châteaudun.  
MAGNIER André, St-Laurent-Villedieu.  
Mme MAGUIRE Henri, Bordeaux.  
MAJAC Michel, Paris.  
MALLET Serge, St-Germain-Arpaçon.  
MARIE Marcel, Melun.  
MAURICE Jean, Brossac.  
MONSAVOIR Raymond, St-Marcel.  
MARCÉUR Emile, Dijon.  
MEUNIER Fernand, Amilly.  
MONNET Adrien, Clermont-Ferrand.  
MOREL Marcel, Vesoul, avec l'espoir que, lorsqu'il lira ces lignes, sa santé sera rétablie.  
NADEAU Raymond, St-Pierre d'Oléron.  
NAPPEZ Michel, Charquemont.  
Mme MOUET Marie-Louise, Eyzin Pinet.  
PARIS René, Vonnas, à qui nous souhaitons un bon rétablissement.  
PAU Roger, Paris.  
PETETIN Raymond, Foncine-le-Bas.  
PETIT Pierre, Châtelleraut.  
PEUTOT Bernard, Villefranche sur Mer.  
POULAIN Roger, Louviers.  
PONCIN Aimé, Montrevel-en-Bresse.  
PONSONNAILLE Jules, St-Alban.  
PORTAL André, Vagny.  
POULINET Edgar, Sorigny.  
POUPLIER André, Charleville.  
RACARY Henri, Beauchamp.  
Mme RIBSTEIN Georgette, Belfort.  
Mme RIFLE Madeleine, Saint-André-les-Vergers.  
RIGALL François, Thuir.  
RIGAUDIERE Raymond, Vittel.  
RIVALLEAU Henri, Secondigny.  
ISMAEL RODRIGUEZ, un sympathique camarade du IA, nous adresse un don cette année encore par l'intermédiaire de notre ami P. DURAND, lecteur assidu du Lien, il vit chaque mois au rythme du V.B.  
Nous le remercions cordialement de son envoi.  
SAI Gaspard, Champ-le-Duc.  
SAMSON Félicien, St-Laurent-du-Pont.  
SANTAL Elie, St-Martin de Valamas.  
SCHROEDER René, Paris, qui joint à son don la cotisation pour la veuve de son ancien camarade décédé, Mme Eugène VASSART, de Belgique. Merci pour ta fidélité envers tes anciens amis.  
Mme René SENECHAL, Saint-Maur.  
SIMONEAU Robert, Paris.  
THIBAUDIER Pierre, Millery.

TOUERY Lucien, Mauvezin.  
TOUBLANC André, Lire.  
VAGANEY Pierre, Givors.  
Mme VECHAMBRE Yvonne, Cormon-treuil.  
VIAULT André, St-Florantin.  
VOISIN Raymond, L'Aiguillon-sur-Vie.  
VOINSON Robert, Cornimont.  
CORMONTAGNE Roland, Neuilly-Plaisance.  
Dr. DAMASIO Raymond, Paris.  
Mlle FERRARI Anne-Marie, Ponte-Leccia  
FOUREL Georges, Aix-en-Provence.  
GERARD Henri, Dijon.  
JOURNET Joseph, Saulzais.  
KAUFFMANN André, Longue Jumelles.  
MARTIN Maurice, Poitiers.  
RYSTO Raymond, Vaucresson.  
VIOUDY André, Grenoble.  
BARELLI Bernard, Hyères.  
COLOT Jean, Merlebach.  
FRANC Jules, Muzillac.  
FOURCOUX Joseph, Arles.  
PION Virgile, Boulouris.  
POIRAUD Auguste, Luçon.  
SALINO Jean, Gaillard.  
BIZE Jean, Puteaux.  
BOULO Jean, Rennes.  
CADINOT Stéphane, Olivet.  
DELVAUX Louis, Menton.  
DENIEL René, Mernel.  
DUMONT Paul, St-Fargeau-Ponthierry.  
ERNEWEIN Joseph, Vitry-le-François.  
FORTHOMME Albert, (en religion Père Jacques), Paifve (Belgique).  
FREDOUX Raymond, Bordeaux.  
FREMY André, Paris.  
Mme GUILLAUME Andrée, Treveray.  
MAISONNABLE Jean, Massiac.  
MARTELLI Pierre, Bastia.  
MESSELIER Aymé, Lille.  
MONROY Charles, Moreuil.  
NICLOT Maurice, Courbevoie.  
RAMMAERT Joseph, Aix-en-Othe.  
ROTH Marcel, Ormesson-sur-Marne.  
Dr. SAVELLI Francis-Jean, L'Isle Rousse  
SCHNEIDER PIETTE, Namur (Belgique).  
VIALARD Lucien, Paris.  
ALBRAND Emile, Les Essarts-le-Roi.  
BATARDIERE J.-M., Beaupréau.  
Mme BONHOMME Georgette, Colombey-les-Deux-Eglises.  
BOUCHER André, Eprenay.  
CIBRARIO Jean, Le Pontet.  
DUMAS André, Béziers.  
CAPELLE Aimé, Bully.  
CASTIGNEROL Henri, Rizaucourt-Bu- chey.  
LAIGNEL Lucien, Le Havre.  
LALOT Edouard, Torchefelon.  
LORTET Joseph, Fonsorbes St-Lys.  
MANQUAT Marcel, Le Thouvet.  
MAS Hubert, Menton.  
MERCIER André, Agneaux.  
MORINET Paul, Rolampont.  
NICOT Maurice, Grenoble.  
PONTANA Antoine, Marseille.  
SIMONIN Simon, Arc-les-Gray.  
THIRION Jean, Port-de-Saône.  
BEKER Henri, Villiers-sur-Marne.  
BESSOU Marius, Cordes.  
BRION Jean, Bruges.  
Abbé BRISMONTIER Maurice, Rouen.  
CESBRON Joseph, Le Fület.  
CHARPENEL Julien, Taulignan.  
DEMONGOT Marcel, Châtelleraut.  
DOUCET J.-Georges, Nontron.  
FAURE Louis, Tournon-sur-Rhône.  
FAURE Pierre-Jean, Libourne.  
FLECHER Adrien, Nancy.  
FOURNIS Félix-Joseph, Saint-Clair-sur-Epte.  
Mme GAUCHARD Thérèse, Chaingy.  
GAUTHIER Raymond, Urmenil.  
HERMANN Robert, Saint-Dié.  
HOCHARD Jean-Jacques, Rézé.  
LAMOURET André, Cambrai.  
LAVAUD Charles, Bergerac.  
Mme LEFEBVRE Hélène, Duclair.  
LINIER Constant, Bourges.  
PETITJEAN P., Remirecourt (Belgique).  
RYCKEWAERT Jean, Chaumont.  
Mme SALVI Louise, Grenoble.  
THEVENIN Robert, Nancy.  
THIZY Jean, Pomeys.  
VEYRAT PARIENIS Marius, Annecy.

Mme WENGER Germaine, Barr.  
BLANC André, Rosières.  
BOUSSIN Emile, Servon-sur-Vilaine.  
BRETHOME Eugène, Chavagnes-en-Pailliers.  
BUFFIERE Marcel, Payzac.  
CHABERT André, Grenoble.  
CHARRON Francis, Soudan.  
COUDRAT André, Poissons.  
DELAOUTRE Gérard, Ferrière-la-Grande  
DURY Pierre Grury.  
Mme FENIE Adrienne, St-Sulpice-Cameyrac.  
Mme FRUGIER Fernande, Muides-sur-Loire.  
GERMAIN Joseph, Croix.  
HYBERT Marc, La Roche-sur-Yon.  
JOLIVOT Roger, Joué-sur-Erdre.  
LAMIRAND Henri, Haubourdin.  
LANGLAIS Jean, Pulverrières.  
LEMOINE Henri, Froncles.  
MINEUR Marcel, Moreuil.  
Mme MIQUEL Pauline, Paris.  
MONTENOT Robert, Villiers-sur-Loir.  
VANDRIESSCHE A., Mons-en-Barœul.  
VERBA Francis, Ville d'Avray.  
WEIL Marcel, Strasbourg.  
ZWARG Paul, Champagne.  
ADAN A., Fontaine-Evêque (Belgique).  
BETAILE Jean, Argentat.  
L'Abbé BOUDET Louis, Méracq.  
L'Abbé BRION Jacques, Aulnay-sous-Bois.  
L'Abbé CHAMBRILLON Pierre, Troyes.  
DIDIER Paul, Servance.  
GANNE Marcel, Lusigny-sur-Barse.  
Mme JOLAIN Louise, Voinemont.  
LAIME Albert, Huingue.  
MARTIN Pierre, Havanges.  
NADAUD Jean, Chalus.  
PRUDHON Jean, Malsherbes.  
SOLANS Henri, Bagnères-de-Bigorre.  
TRINQUETTE R., Occy.  
BARRAQUE Joseph, Orthez.  
BARRE Albert, Paris.  
BELMANS Marcel, Bruxelles.  
Mme BLANC Paulette, Arnières-sur-Iton.  
BONNAUT René, St-Germain du Puy.  
CHAMPEVAL Joseph, Egletons.  
COURBARON Emile, Montebourg.  
DAROT Pierre, Pau.  
A suivre.

### CARNET NOIR

C'est avec une profonde tristesse que nous apprenons les décès de nos amis :  
GUILLLOT, 28800 Bonneval.  
COURTIEU Julien, de Carcassonne.  
GERFAUD Richard, 75013 Paris.  
LEFEVRE Georges, 60120 Bonneuil-les-Eaux.  
CHAMPION, Antigny-le-Grand, 52300 Joinville (information communiquée par P. Ponroy).  
LAGUERRE Paulette, épouse de notre ami Maurice.  
HUGON Philippe, 6 ans, de la famille de notre ami le Dr. Henri Guinchard, Le Montoux 39300 Champagnole.  
Mme Focheux nous informe de la mort survenue aux U.S.A., le 29 mars 1990, d'un ancien polonais du Waldho, ZBIGNIEW ZMULDZINSKI. « Un bon artiste chanteur qui participait à nos galas », écrit Henri Perron. « Il était à Villingen une relation amicale du maestro R. FOICHEUX ».  
A toutes les familles éprouvées l'Amicale présente ses sincères condoléances.

### RECHERCHES

Le P.G. Dr. Alain GAUTHIER (Stalag X A, Schleswig) recherche tous renseignements sur l'existence du « camp » dereprésailles portant la dénomination : Kommando 1023 BROWEG.  
Ce camp perdu dans les marais aurait été situé à une vingtaine de kilomètres au nord de BRESTEDT et à quelques kilomètres de la gare de LANGENHORN.  
Quel lecteur pourrait attester de l'existence de ce camp dereprésailles ?  
Ecrire au journal qui transmettra.



## Le feuilleton du "LIEN" (exclusivité)

## « L'ENCHTIBE »

Roman inédit d'André BERSET.

CHAPITRE XX

Des mois et des mois se sont écoulés depuis leur arrivée au Corps. Complètement endurcis, maintenant, les hommes ont acquis une conception des choses très différente de leur éducation première. Or, voici que la permission longuement attendue les replonge dans leur passé.

Chaque permissionnaire s'efforce de reprendre l'existence qu'il menait avant son départ au régiment. La petite cambuse pour soi tout seul. Le lit moelleux avec sommier tapissier qui change des cadres marine à bande de feillard entrelacées de la caserne ou des bat-flanc des casemates. Les repas mieux apprêtés. Les petites gâteries des mamans attentionnées. La bonne amie qui n'a pas oublié. La fiancée mignonne et prometteuse. Les sorties agréables. Les soirées ravissantes. Un accueil chaleureux et enthousiaste dans bien des cas.

Pour Antoine, ce n'est pas tout à fait du pareil au même. Cécil, toujours exhibitionniste, le traîne dans sa famille maussade qui a ses propres problèmes à résoudre. Chez des relations qu'il ne connaît même pas. Son dabuche le montre comme un animal de foire, pour mendigoter un bifeton ici et là. Encore heureux, il n'a rien à dire; son daron jaspine pour deux. Il tient la tribune. Raconte ses propres exploits de fantassin durant la « dernière » qu'il n'a pas faite.

— Il me les casse !, dit notre guignolo, à sa mère outrée d'un tel langage.

— Patiente, c'est ton père, lui répond-elle.  
— C'est pas une raison pour toujours tirer la couverture à lui !

Elle raccommode, la pauvre Suzon, rambine les coups entre ses deux hommes. Elle ravale son uniforme qui se barre de tous les bouts. Elle essaie de lui faire oublier qu'il n'est pas un fils de riches.

La radio leur déverse sur la tirelire les nouvelles optimistes du moment. Les derniers succès. Les airs populaires qui n'étaient pas parvenus jusqu'à eux. Bizarrement, tout cela lui semble mièvre. Il a l'impression que ce n'est plus SON monde. Tous ces gens qui font parade d'insouciance. De fantaisie irréaliste. Qui ne rêvent que de pelotages. De tourbillons de plaisirs. De rythmes endiablés. La société lui paraît avancer sans lui. Il est resté au point mort. Il contemple tout ça avec un temps de retard. Il ne se sent plus dans leurs coups fourrés.

Il enregistre distraitement leurs informations « fulminantes ». La France qui bat la Pologne par quatre à zéro, la Belgique par trois à un. Qu'est-ce qu'il s'en balance de leurs joloux aux tapeux de baballe. Sacha Guityry nommé à l'Académie Goncourt. Et alors ! Le minéral de fer d'Afrique du Nord acheminé vers le Reich, ça l'intéresse davantage; il se dit que lui et ses copains vont se le farcir dans la panse, l'acier « bien de chez nous ».

Pas la peine de faire des discours charribotants si c'est pour refiler à l'éventuel adversaire de quoi les enfoncer dans la gorge. Quand il en parle à son vieux, ce dernier lui répond, à la fois cynique et sarcastique :

— Tu rêves encore, qu'est-ce que tu crois ? Le pognon n'a pas d'odeur.

— Et la charogne ?  
— Toi, et tes idées toutes faites !

Pas la peine de le critiquer le daron. Des millions d'aussi légers, ils sont.

Du haut de son cinquième. Sur le balcon. Antoine regarde la ville vivre. Il y passe des heures, solitaire. Les clameurs de la cité s'élèvent jusqu'à lui. Il contemple la foule minuscule défilant dans les rues. Son mouvement. Ses gesticulations, jusqu'à l'heure où les vitrines s'illuminent. Son imagination féconde pallie à tout ce qu'il ne peut s'offrir. Sa ville, il la connaît si bien, qu'il peut l'emmener avec lui, dans son cœur et son âme. C'est d'ailleurs heureux, car sa perne touche à sa fin. Il n'est pas certain de le regretter.

Un copain de régiment, c'est toujours un peu un demi-frère. Le dernier ami d'enfance. Celui auquel on n'a pas grand chose à cacher. On lui confie ses secrets. Même ceux dont on ne parle pas à sa propre famille.

C'est sans doute pourquoi, dès le quai de la gare, Antoine redevient véritablement lui-même. Le bout-en-train. Le meneur. L'homme lige de l'équipe. Cependant, cette fois-ci, on a l'impression que les autres éprouvent, eux aussi, une espèce de soulagement. Tous s'engouffrent dans les wagons en hurlant comme des zébrés qu'auraient des cors aux pieds piétinés par des chevaux de labour.

Bien sûr, si on les écoute, ils s'en vont pour l'enfer. La rancœur militaire. Les gradés peaux de vaches. Les contingences humiliantes. Mais. On n'est pas tellement sûr qu'ils soient sincères avec eux-mêmes. Faut dire aussi, qu'à Meaux, ils ont déjà édulcoré trois boutanches de gros rouge. Qu'à Nancy, ils en sont à quatorze cadavres sous les banquettes. Et à Strasbourg, par où ils passent cette fois-ci, ils sont incapables de les compter; ce qui ne les empêche pas de profiter des trente minutes de changement de train pour aller se « désaltérer » à une terrasse.

Un tacot les emmène, ensuite, à Hagueneau; puis un autre de cette localité à Soufflenheim où ils débarquent pour fonder sur le premier rade reniflé par leur aubergine — « Noch eine mal, bitte glass bier ! »

— Minuit tapant, ils se tâtent toujours pour savoir s'ils doivent réintégrer le chard. Heureusement pour eux, c'est Macoupié qui plantonne. Il faut qu'ils lui racontent tout ce qu'ils ont fait dans le civelos jusqu'à ce que le pauvre Bob, relevé de sa garde, les accompagne à leur chambre. Les installe. Les couche. Supporte leurs avanies. Leurs grosses blagues de pionnards. Et le chahut jusqu'à deux plombes de toquante.

Six heures !  
— Blavien !

Antoine, vasouillard, ouvre un œil. C'est un ancien qui le secoue. Un clodomir qu'a une tronche tellement nase que même s'il jouait l'inspecteur dans un film policier, on croirait que c'est lui le coupable. Il travaille aux cuisines. C'est lui qui refille à nos gnafrons des porcifs mesurées au palmer. Le même se redresse péniblement. Qu'est-ce qu'il lui veut ce cuistardier de malheur ? Il lui pose la question à sa manière :

— Qu'est-ce que t'as ? P'tite tête d'arnaqueur de la bouffe ?

— Il faut que ailles à la cuisine.

— A la cuisine ? Quoi foutre !

— J'sais pas ! Je crois que c'est comme boucher.

Du coup, il saute, le moujingue. Ils ne vont tout de même pas remettre ça avec son ancien boulot ? Il regimbe :

— Eh ! Y'en a class avec ça ! Allez vous faire voir !

L'autre hausse les épaules : — Démerde-toi.

Vingt minutes plus tard, un autre gars survient. Plus impératif que le précédent. Lui, c'est l'ancien boucher qui part à Hagueneau. Il ne quitte pas notre héros le temps du requinquage, et quand il est prêt, l'entraîne à sa suite en lui expliquant ce qu'il se passe. Il paraît que c'est le Lieutenant Zude qui a désigné Antoine pour lui succéder dans la fonction. Evidemment, de la part de ce Lieubitte à la noix, il ne fallait pas s'attendre à de la nougatine; surtout que l'autre ajoute :

— Tu sais, y'a du boulot. Faut commander la viande. La préparer. La faire cuire. Equilibrer les portions. S'occuper de la distribution et tout le bataclan. Par contre, on est peinar, les chefs ne t'emmerdent pas. Ils ont besoin de toi. Et puis, je te prévient, tu peux demander ta relève, mais t'y coupes pas de huit jours de tôle, c'est le tarif !

Notre rouscailleur patenté est perplexé; mais on ne l'a tout de même pas fait déjouer pour des prunes. Il grogne :

— On y va ! Tant pis pour leurs gueules !

Ça va être chouette !

L'autre ne lui a pas fait de charres en l'avertissant qu'il y avait du turbin. Il était même plutôt modeste dans son genre. Merde alors ! Il faut se lever avant tout le monde pour préparer la bidoche des gars du génie. Après c'est le tour des casemates. Deux repas de cent hommes chacun à fournir avant huit heures et demie. Tout ça impec. Au quart de poil. Resta ! Resta ! Sinon il y a de la soupe à la grimace de la part de la gradaille. Cela explique pourquoi les hommes mangent mieux dans les ouvrages qu'en caserne, car ce n'est qu'avec leurs restes qu'on s'occupe du menu de deux cent cinquante trouffions restant à la Compagnie.

Le même zieute avec horreur le lieu dans lequel il vit maintenant. L'immense fourneau central au charbon. Les percolateurs. Les machines électriques pour faire les purées, les hachis. Les ustensiles multiples dont il ne s'est jamais servi de son existence, et qui deviennent sa propriété exclusive. Dingues ils sont les jobrils qui lui ont confié une mission pareille.

Surtout qu'on ne lui a pas fait de cadeaux. Dès le premier matin, il s'est retrouvé tout seul pour se dépatouiller avec tout ça. Le poêle à allumer, le caou à préparer pour des centaines de mecs, la barbaque à désosser et tout le toutime. Se battant avec ces putassières de bassines colossales qui attachent dans le fond. Dégueulassant ses treillis. Jurant comme cinquante paléfréniers mal embouchés. Engueulant la terre entière et le destin qui le fout toujours dans des situations pas communes.

Il envoie aux pelotes les conducteurs des voitures de ravitaillement. Se faire pondre un œuf à ceux du génie, tartir les autres cuistots arrivés trois heures après midi... Miracle ! A l'heure pile, tout le monde a sa gaitouse pleine. Et comme personne ne va au refille. Comme les sautent au rab sont tous présents. C'est donc que sa tambouille n'est pas si loquede que ça. Il y a même des empafés, toujours les mêmes qui se mettent à lui faire des ronds de jambess. Lui, il s'en tape. Un pote c'est un pote. Les passeurs de rhubarbe. Les salignues. Les plats du cul opportunistes de tous les glaviots. Il les empapoute.

Jusqu'à l'œsophage, il leur remonte les hémorroïdes à ces morfales visqueux. Lopes du derche cramouillard. Parce que, lui : « Régule ! Régule ! » c'est sa devise.

Quand même, son meilleur moment de jouissance, c'est quand il voit arriver les punis passibles de corvées de cuisine. Une des pires saletés qui soit. Pour un super champion toutes catégories du truc, c'est plutôt marrant; surtout lorsqu'il aperçoit son copain Briqua en tête des zigomars. Il les rassure :

— Vous cassez pas, les amînches, on va se poêler.

Le fait est que, lorsqu'ils repartent, non seulement ils sont ronds comme des billes; mais leurs poches sont farcies de « douceurs ». Après cela les gradés ne comprendront pas pourquoi il y a des volontaires. Quand je vous dis que le régiment c'est indispensable pour vous dégourdir un moujingue. Même le plus marle à tout à apprendre. L'école de la démerde. Le diplôme hors concours à l'université de la vie.

Quand même, notre titi, ce turf ça ne l'emballe pas outre mesure. Dans les cuistances, il ne ressent pas l'esprit de franche camaraderie qui règne dans la troupe. Faut dire que, bien souvent les cuisiniers, à la grille, ils ne se prennent pas pour de la gelée de coings. Vivant en retrait des autres, ils ont tendance à se croire une entité supérieure. C'est pourquoi notre luron se préfère le meneur dans une équipe de rigoles. Il n'a pas le goût de l'antipathie. Il veut être une vedette agréable. Pas une repousse pote.

Cette semaine, à la caserne, le grand événement c'est « Le brevet sportif ». Une espèce d'examen physique où chacun doit prouver qu'il est un individu normalement constitué. Pas un tournicoteur du popotin. Ils y tiennent, les gaillards, à leur réputation de portion complète. Et puis, ce qui est encore plus important, c'est la promesse de cinq jours de perne supplémentaires en cas de réussite.

Ce jour-là, Antoine se lève donc encore plus tôt que d'habitude. Il se magne pour avoir terminé toutes ses tâches avant le réveil. Drôlement vinaigre il fait mais. A huit plombes de la dégoulinante, il est à pied d'œuvre avec les autres gars pour la première épreuve qui consiste à parcourir cent mètres en quatorze secondes. Ce n'est pas trop dir pour ses camarades qui sont en calcif et maillot de corps; mais lui, n'a pas eu le temps de se changer, il garde son treillis dégueult et se contente d'emprunter les chaussons de Rousset.

A mi-course, il paume une savate, tant pis ! Il bourre encore plus, s'offre trois concurrents et arrive second avec du boni. Tous les gars sont enthousiastes. Ils en avaient quinze de voir leur marradeur se faire lartir à la jafferie.

Après, faut se farcir le saut en hauteur. Un mètre vingt. Comme ça, au pif, ça n'a l'air de rien; mais, sans entraînement préalable, avec un futsal trop large, c'est pas de la même tapinière. Juste le temps de glavioter sa cibiche, sans cinoche ni ambrocaton, pas plus que de matelas pour les récupérer sur les oplatées, p'tête que les petites tronches à médailles ils seraient pas épais, fortiches. Ces vermoules de la tendinite. Bique de crotte. Ils la franchissent quand même la ficaille, même si certains se prennent les paturons dedans.

Ensuite, c'est le lancement du poids. Six kilos. A six mètres. Là aussi, ça n'a l'air de rien de son petit fauteuil des tribunes, mais, faut le faire.

Tiens ! Voilà Médor, toujours pressé de montrer son zèle quand personne ne lui demande, qui se pointe avec un mètre souple de couturière. Y'avait longtemps qu'on ne l'avait pas vu, celui-là. Il s'accroupit, prêt à discuter chaque centimètre. La vraie mouche du coche. Antoine cligne de l'œil à Laracine. En langage grifton, cela signifie :

— On se le fait, ce branque ?

Faut dire qu'il les provoque en piaillant, pour attirer l'attention du moniteur de Joinville venu présider aux compétitions.

— Je contrôle, Chef ! Je contrôle ! Je serai intraitable !

Comme par hasard, la trajectoire d'Antoine dévie. Le poids atterrit en plein sur le ripaton de Médor qui s'écroule en le tenant, son panard.

— Ouïe ! Ouïe ! Ouïe ! Aïe ! Mon pied !

Encore heureux qu'il ne l'ait pas pris sur le cigare. Les types, tout autour, se boyautent en compatissant faussement.

— Six kilos ! Ça doit faire mal, Caporal-Chef ?

Ils sont heureux, ils ont retrouvé leur Antoine des grands jours. Le moniteur n'est pas dupe. Il interroge calmement :

— Vous l'avez fait exprès ?

Le loustic lève les bras aux cieux.

— Moi ? Oh ! Pensez-vous ! Je n'oserais pas !

— Recommencez votre lancer, vous avez du mou de veau dans les biceps !

La vache ! Antoine recommence. Sept mètres. C'est le triomphe !

(à suivre)

AMICALE DES ANCIENS DES STALAGS V B - X A, B, C. GROUPE DU GARD, ARDECHE ET VAR

RENCONTRE AMICALE PROJÉTÉE à HYERES - Var pour les 14, 15, 16 et 17 Mai 1991



Un bungalow de P.G.-sur-Mer occupé en séjour-vacances par nos amis M. et Mme ANDRANI, de la Section de Montélimar.

Depuis plusieurs années, ces rencontres se faisaient successivement, soit dans le Gard, organisées par notre ami Jules GRANIER et sa douce épouse Yvonne, soit en Ardèche, par le sympathique « Doudou MOUFFLET », et la pétulante Marguerite, de l'Aurac en Vivarais. Le département du Var était toujours représenté par M. et Mme BARELLI et leurs amis, Nini et André MINETTI.

A chacune de ces occasions la Fédération des Amicales de camps déléguait une personnalité parisienne.

C'était bien le tour d'Hyères de recevoir une fois ces anciens et fidèles P.G., avant que l'âge les empêche de voyager. Cette année 1991, nos camarades seront hébergés, pour un certain nombre, dans le magnifique centre de vacances bien connu : « P.G. sur Mer », Presqu'île de Giens à Hyères.

Ils seront reçus par M. et Mme BARELLI, gérants du centre depuis sa création, qui ont établi un avant-programme fort alléchant dont voici les grandes lignes : — accueil mardi 14 mai après-midi, repas dans un restaurant voisin, visites locales diverses, et jeudi 16 mai, sortie de toute la journée sur l'île de Porquerolles, avec le bateau « Visions des Mers », 250 places, avec lequel vous verrez des fonds sous-marins merveilleux. Repas-Banquet sur l'île et retour.

Les détails complets de ces journées seront envoyés directement aux participants par leur responsable varois, gardois et ardéchois en temps opportun.

Sur la photo ci-dessus, on peut voir l'aspect coquet d'un des appartements de P.G.-sur-Mer, cette résidence fera l'objet d'une visite commentée lors de la réunion.

Voici donc déjà un coup d'œil intéressant sur cette rencontre dont il faut souhaiter qu'elle se déroule au sein d'une paix internationale à laquelle les anciens des camps que nous sommes demeurons très attachés.

B. BARELLI - Stalag X B.

## LES VEUVES D'ANCIENS COMBATTANTS RESSORTISSANTES DE L'OFFICE NATIONAL DES A.C.

Les veuves d'A.C. qui éprouveraient des difficultés doivent savoir qu'elles pourront s'adresser maintenant à leur Office départemental. En effet, le Parlement, rappelés-les « a accepté d'abonder les crédits sociaux de l'Office National des A.C.V.G. afin de venir en aide aux veuves d'anciens combattants. Le Secrétaire d'Etat a décidé de leur accorder la qualité de ressortissantes de l'Office National de A.C. et V.G., par décret n° 91-24 du 4 janvier 1991 (J.O. du 10-1-1991).

« Outre les services que leur apportait déjà l'Office National des A.C. et V.G. (assistance administrative, secours sur « fonds propres » et accès aux maisons de retraite), les veuves d'Anciens Combattants vont désormais pouvoir bénéficier des secours financés par la subvention de l'Etat à l'Office National et accessoirement, d'un tarif plus favorable dans les maisons de retraite.

J.D.C. du 16-02-91.

Au mois de juin 1934, les journaux annonçaient qu'un maître-armurier de la ville de Hindenburg (Haute-Silésie) avait fait don au chancelier Adolf Hitler d'un fusil miniature, dont la fabrication lui avait demandé plusieurs années de travail.

Cette arme, œuvre de précision, mesurait 23 cm de longueur et pesait environ 65 g. Son auteur l'avait baptisée : « Fusil de la Paix - Modèle 1934 ».

Malheureusement il ne devait pas être en bois d'olivier !

P. D.

## SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 472

HORIZONTALEMENT : I. - Important. — II. - Taupières. — III. - In. - Emergé. — IV. - Nitre. - Art. — V. - Epia. - Anis. — VI. - Rut. - Angle. — VII. - Alain. - elt. — VIII. - Néné. - Laos. — IX. - Trentaine.

VERTICALEMENT : 1. - Itinérant. — 2. - Manipuler. — 3. - Pu. - Titane. — 4. - Opéra. - ien. — 5. - Rime. - An. — 6. - Tee. - An. - La. — 7. - Arrangeai. — 8. - Négrillon. — 9. - Tsé-tsé tsé.

N° de commission paritaire : 786 D 73

Dépôt légal : 1<sup>er</sup> trimestre 1991

Cotisation annuelle : 75 F donnant droit

à l'abonnement annuel au journal.

Le Gérant : J. LANGEVIN

IMPRIMERIE J. ROMAIN - 79110 CHEF-BOUTONNE